

terre s'emparer de leur pays, afin qu'il échappât aux États-Unis, qui en ont déjà enlevé de riches lambeaux (la Californie, le Nouveau-Mexique, le Texas). Que deviendra, jusqu'à la solution infaillible et imminente, ce beau et malheureux pays, le plus riche en productions de tout genre qui soit au monde, le seul qui réunisse les métaux précieux aux productions végétales des climats tempérés ? Après avoir vu aux États-Unis un peuple naître et grandir, je vois ici une nation se dissoudre et s'éteindre. Ce qui est bien frappant et bien propre à faire réfléchir, c'est qu'une agonie mortelle ne supprime pas chez un peuple les apparences de la vie. A voir cette grande ville avec son luxe, ses magasins, ses promenades remplies d'une foule insouciant et parée, il me semble qu'on soit au sein d'une société régulière et durable. Et cependant on sait à n'en pouvoir douter que cette société est minée par la base. Singulier et effrayant spectacle ! Les peuples qui laissent se briser dans leur sein les ressorts de la vie morale et de la société sont pareils à ces arbres creux au dedans, qui ont à l'extérieur tous les semblants de la durée, et qui, un petit vent venant à souffler, tombent tout à coup¹.

¹ M. Ampère, *Promenade en Amérique*, t. II, pp. 285, 286.

CHAPITRE XI

Excursion aux environs de Mexico. — Chapoultepec. — Notre-Dame de Guadalupe. — Promenade à Tacuba. — L'arbre de Cortez. — Notre-Dame de *los Remedios*. — Légende. — Voyages aux ruines de Xochicalco et à la caverne Cacahuamilpa.

Les souvenirs des anciens Mexicains et le triste spectacle d'une société qui se décompose ont pris la place que je voulais consacrer à de nombreuses excursions que j'ai faites dans les environs de Mexico. Je serai forcé de ne parler que des plus curieuses, car l'espace me manquerait pour les raconter toutes en détail.

Je commencerai par une promenade qui m'a beaucoup intéressé : c'est celle de Chapoultepec, le Versailles des anciens souverains du Mexique. C'est là que Montezuma avait réuni les animaux et les productions végétales de tout son empire. A cet égard, les Mexicains étaient alors plus avancés qu'ils ne le sont aujourd'hui ; car ce jardin des Plantes, qu'a vu encore M. de Humboldt, n'existe plus. Ce n'était pas une vaine

curiosité qui portait les souverains du Mexique à rassembler ainsi tous les végétaux de leur pays. Les plantes médicinales étaient distribuées aux malades; des médecins étaient chargés de rendre compte au monarque de l'effet des remèdes, et l'on enregistrait ces rapports comme on faisait en Grèce pour les observations, d'où est sortie, dit-on, la médecine hippocratique. Chapoultepec est un lieu charmant. On s'y promène sous de magnifiques cyprès chauves, les plus grands qui existent dans le monde. Leur tronc énormes et tordus, leurs branches, d'où pend comme une longue barbe grise, offrent un aspect bizarre et presque fantastique. Selon M. de Candolle fils, ces arbres ont plus de cinq mille ans. C'est à peu près l'âge des pyramides d'Égypte.

Au sommet de la colline qu'environnent ces arbres antiques est l'École militaire. Dans la dernière guerre du Mexique avec les États-Unis, les élèves de cette école se sont fait tuer bravement pour défendre le poste qui leur était confié.

Je suis allé un autre jour en pèlerinage à Notre-Dame de Guadalupe, qui est la patronne des Indiens, et qu'a adoptée la république mexicaine. L'église est d'un goût plus simple que la plupart de celles de Mexico; l'intérieur n'a

rien de l'ornementation espagnole; la voûte est blanche avec des bandes en or. Il y a dans cette église une balustrade d'argent qui a une grande valeur.

Ce que j'ai vu de plus ravissant en fait d'architecture pendant mon voyage en Amérique, c'est la chapelle construite au-dessus de la source miraculeuse de Notre-Dame de Guadalupe. Cette architecture est très originale; elle ne ressemble à rien de connu. C'est bien une sorte de renaissance, mais d'un goût particulier, arabe et mexicain, très élégant et très étrange. Des zigzags blancs et noirs surmontent les fenêtres en étoiles autour desquelles des anges déroulent des légendes empruntées aux litanies de la sainte Vierge, en langue espagnole. Les colonnes sont à demi grecques, mais d'un grec de fantaisie. La porte est mauresque; les fenêtres, pour la plupart, sont aussi mauresques. Tout cela semble devoir être très incohérent, et cependant ne l'est point: la disposition de l'ensemble fait de ce caprice architectural quelque chose d'harmonieux.

Une des promenades les plus intéressantes pour tout ami des souvenirs historiques, c'est la route si célèbre par la retraite de Cortez dans la *noche triste* (la nuit du 1^{er} juillet 1520). Attaqué sur la digue qui conduisait à Tacuba, il ne s'ar-

rêta que dans cette petite ville (à quatre kilomètres de la capitale), où il rassembla le reste de sa petite armée, échappé à une entière destruction, et où il eut le bonheur de retrouver l'intrépide Alvarado et la fidèle Marina.

On montre près de Tacuba un arbre sous lequel, selon la tradition, le conquérant passa le reste de cette nuit affreuse, dans des angoisses sur le sort de ses infortunés compagnons sacrifiés au culte barbare des Mexicains. Cet arbre immense, d'une circonférence de onze à douze mètres, est situé entre l'église et les ruines d'une pyramide construite, comme celle de Cholula, en briques séchées au soleil, et ayant à son sommet l'ancien teocali de cette ville. L'arbre de Cortez, quelque colossal qu'il soit, est inférieur à ceux du jardin de Chapoultepec, qui ont au moins treize à quatorze mètres de circonférence.

A quatre kilomètres de Tacuba, en suivant cette direction de la capitale, se trouve l'église Notre-Dame de *los Remedios*, la patronne la plus révéérée des Mexicains, et dont le sanctuaire est le lieu favori de leurs pèlerinages. La légende qui se rapporte à sa fondation est très populaire parmi les Indiens. Un pauvre *peon* (serf) aztèque s'était endormi dans ce lieu; pendant son sommeil, la sainte Vierge lui apparut

et lui ordonna d'aller dire à l'évêque de Mexico de bâtir là une église. L'évêque ne voulut pas recevoir l'Indien; celui-ci revint le lendemain. L'évêque demanda une preuve de la vérité du récit. La Vierge apparut de nouveau à l'Indien, et lui ordonna cette fois d'aller sur la colline stérile y cueillir des roses; il en trouva, en effet, qui avaient crû miraculeusement parmi les rochers, et au milieu de ces fleurs une image non moins miraculeuse de la Mère de Dieu. Il rapporta ces objets à l'évêque, qui crut enfin, et fit construire l'église, consacrée dès lors à la protection d'une race opprimée, à la *Mère des affligés*.

L'édifice est situé dans une belle position, sur une des collines qui forment vers l'ouest les limites de la plaine de Mexico. Au milieu de l'église est une pierre avec une inscription indiquant que l'image miraculeuse fut trouvée sur cette place par un Indien, en 1540.

Ma plus longue excursion aux environs de Mexico fut celle que j'entrepris pour visiter les ruines de Xochicalco et la caverne de Cacahuamilpa, située à plus de cent vingt kilomètres de la capitale. Un pareil voyage ne pouvait se faire sans prendre des précautions contre les bandits qui infestent les routes. J'avais donc organisé, avec plusieurs étrangers dont j'avais fait la connaissance au café de la Société du

commerce, une caravane assez nombreuse pour ne pas craindre *los senores ladrones*.

Nous partîmes de la capitale au nombre de six voyageurs, dont un Anglais, trois Écossais et deux Français (un ami de M. Bulet et moi); nous avions avec nous six domestiques, montés, comme nous, sur des chevaux, et deux mules pour les bagages. Nous étions tous armés jusqu'aux dents.

Comme nous avons quitté Mexico dans l'après-midi, nous ne fîmes que seize kilomètres ce jour-là, et nous nous arrêtàmes à San-Agostin de las Cuevas, dans une assez bonne posada. On n'y paye pas plus cher qu'ailleurs, si ce n'est pendant les fêtes de la Pentecôte, dont j'ai parlé.

Nous partîmes de San-Agostin avant le jour. A douze kilomètres de cette ville nous atteignîmes le point le plus élevé de la Cordillère; puis nous descendîmes peu à peu à Guarda, à Guichilaque, pour nous arrêter enfin à Guernavaca, où nous devons passer la nuit. Nous avons fait soixante-seize kilomètres en quatorze heures avec les mêmes montures, sans presque leur avoir laissé prendre de repos. Les seize derniers kilomètres, de Guichilaque à Guernavaca, avaient été d'autant plus pénibles, que la fraîcheur de la nuit avait fait place à une très forte

chaleur, car nous touchions aux *tierras calientes*.

On se figure facilement l'état dans lequel devaient être nos pauvres chevaux; mais ces animaux, au Mexique, sont accoutumés à des traites de cette nature, et ils les supportent facilement. Le Mexicain a pour habitude de voyage de partir avant le jour, et de continuer sans relâche jusqu'à la station. Une fois arrivé, on promène son cheval à peine dix minutes; on le débarrasse ensuite de sa selle et des autres parties de son harnachement, puis on le conduit, quelque échauffé qu'il soit, à la fontaine ou à la rivière pour y boire à volonté. Rafraîchi, le cheval se roule sur le fumier ou sur le sable du *patio* (cour). On lui donne alors sa ration de maïs, qui dans ce pays remplace l'avoine, et en même temps du foin. Ensuite personne ne s'inquiète plus de l'animal jusqu'au lendemain matin. On lui donne alors une nouvelle ration, on le fait boire, on le selle, et ses fatigues recommencent jusqu'à la station suivante.

Ce traitement paraît convenir à ces animaux; car on en trouve de vingt-deux, et même de vingt-six ans, aussi dispos, aussi vigoureux que le sont chez nous ceux de six à huit ans.

Nous partîmes de Guernavaca pour la *hacienda de azucar* (plantation de sucre) de Temisco, qui n'en est éloignée que de huit